L'OUEST CANADIEN.

Vol. 1. EDMONTON, JEUDI, 4 AOUT, 1898. No. 27.

AVIS

Nous demandons des agents, pour augmenter la circulation de L'OUEST CANADIEN, dans les Etats-Unis et dans la Province de Québec. Une commission libérale sera payée.

L'ADMINISTRATION.

UNE PLANCHE DE SALUT.

(Tribune de Woonsocket.)

Le révérend abbé Morin, le vaillant colonisateur du Nord-Ouest, vient de partir de Montréal, à la tête d'un groupe d'explorateurs et de colons. Le but du voyage est Edmonton. Les uns ont décidé d'aller s'établir là-bas, les autres visiteront le pays et s'y fixeront, si leurs entretiens avec les habitants et leurs propres observations leur en donnent l'idée.

C'est ce que l'on appelle agir sagement. Ils ont d'ailleurs avec eux un guide sage et éclairé, et, chose plus rare de nos jours, parfaitement désintéressé.

Depuis quelque temps, grand nombre de vaillants travailleurs quittent chaque année les centres industriels, pour aller demander à la terre cette bonne mère nourricière, sinon la fortune ou même une modeste aisance, du moins le pain de tous les jours.

L'existence assurée, c'est plus qu'on ne pense généralement, c'est plus que ce que l'on trouve ordinairement dans les villes aux grandes populations, où tout coûte de l'argent, depuis l'eau que l'on boit jusqu'à l'étroit logis où l'air manque parfois aux poumons oppressés.

N'avoir pas d'autre maitre que Dieu, trouver chez soi tout ce qui est nécessaire à sa vie, être seigneur et maitre de son domaine voir la grande et belle nature apporter ses dons à l'homme qui lui a demandé un asile, n'est-ce pas, sous tous les rapports, une condition enviable ?

Le travailleur des villes, quand tout va bien, peut jouir d'un certain bien-être. Il a un beau logement, des meubles de luxe et des vêtements à la mode. Mais quand il arrive à la fin de l'année, tout ce qu'il a pu faire c'est de joindre laborieusement les deux bouts. Heureux encore, s'il n'a pas fait des dettes.

Puis, tout ne va pas toujours bien; il y a le chômage et la réduction des salaires. Compter, rien que dans la Nouvelle-Angleterre, les usines fermées pour quelques semaines ou quelques mois, même pour toujours, et vous serez surpris, affligé, inquiet pour l'avenir.

Autrefois, quand l'un ou l'autre de nos moulins fermait ses ateliers pour un laps de temps plus ou moins long, cela n'inquiétait personne.

—Les maitres veulent écouler leur stock, disaient les ouvriers, profitons de l'occasion pour faire un tour de l'autre côté de la frontière.

Mais aujourd'hui le stock ne s'écoule plus. Au contraire, voici ce qui arrive : Les fabricants du Sud, depuis longtemps à l'affût d'une occasion favorable, inondent nos marchées de leurs produits. Ils sont capables de faire à fabricants une concurrence désastreuse, car la matière première, les frais généraux et surtout la main-d'oeuvre leur coûtent moins cher.

Pourquoi se faire illusion plus longtemps? Le bon temps ne reviendra plus. Cette fameuse crise que nous prétendons traverser, s'élargit, recule ses limites, parait à l'oeil de l'observateur attentif comme un désert sans bornes. C'est à l'endroit même où l'on récolte le coton, dans des plaines qui s'étendent à perte de vue, c'est dans les prairies où paissent des troupeaux de moutons innombrables, que se tisseront les étoffes légères comme les draps et les "tweeds".

Puis il y a les nouvelles inventions, les machines "coupeuses de bras", qui suppriment les employés et dépeuplent les petites fabriques au profit des établissements immenses où le coffre-fort des capitalistes coalisés écrase tout ce qui les gêne.

La questions du pain quotidien est devenu singulièrement compliquée. Elle effraye les penseurs sérieux et ceux-là seuls ont confiance en l'avenir qui sont convaincus que le retour aux travaux de la terre et surtout aux moeurs simples d'autrefois, est pour la plupart des humains, la seule planche de salut.

JEAN DES ERABLES.

A PROPOS D'AGRICULTURE

Grosses verites.

La "Semaine Religieuse," de Rennes, publie l'article suivant qui renferme des vérités qui ont leur application au Canada, aussi bien qu'en France.

Voilà un cultivateur qui, à force de travail et d'économie, a amassé une somme ronde; croyez-vous qu'il la destine à améliorer sa terre et à faire de son fils un cultivateur plus aisé? Pas du tout! il a un autre projet en tête; il le médite depuis longtemps. Plus d'une fois, le père et la mère se sont dit dans l'intimité : S'il plait à Dieu, notre fils sera plus heureux que nous; notre état est trop pénible : on lui fera faire ses classes? soit! Et bien! après? Si le bon Dieu vous a accordé cette bénédiction d'appeler votre enfant à être prêtre, bien. Mais en dehors de cette vocation, qu'en ferez-vous, s'il vous plait? Un médecin? Alors créez donc des malades, mais le besoin ne s'en fait guère sentir. Un avocat? Alors créez donc des procès. Ces professions regorgent d'hommes; on se dispute les plus misérables procès; on s'arrache les plus petits malades. Mais je vous devine. Il aura une place, ditesvous. Une place! une place! voilà la terrible chimère qui égare et ruine tant d'hommes. Une place? mais, grand Dieu! où la prendrez-vous! J'en cherche partout et je n'en trouve nulle part. De grace! trouvez-moi donc, s'il vous plait, tant seulement une place de balayeur ou de concierge.

Il faut que je dise tout, je m'en fais un devoir de conscience; il faut que vous connaissiez les terribles chances auxquelles vous exposerez votre enfant. Toutes les professions sont encombrées de solliciteurs; une seule Compagnie de chemin de fer a trente sept mille noms de demandeurs inscrits et pas cent places à donner; il y a en ce moment à Paris trois mille jeunes filles munies de leur brevet et sollicitant une place d'institutrice; il en est de même partout, tout est pris. Il faut voir ces tristes solliciteurs user leur temps et leur vie à aller mendier quelque chose. Plus rien dans la bourse! plus d'asile! les parents se fâchent et refusent de continuer leurs envois d'argent; eux espèrent encore, ils croient toujours toucher au bout de leurs revers, et toujours il ne vient rien. J'espère, disent-ils, que je finirai par me faire connaitre et par percer; c'est le mot consacré. Hélas! il n'y a de percé que leur habit...... Je raconte ce que je vois chaque jour, c'est déchirant. Ces pauvres gens maudissant la vie, maudissant même leurs parents, tant leur détresse est grande, et parmi eux il y a des hommes vraiment capables.

Sans doute, vous dites; "Mon fils, avec de l'instruction, saura toujours se tirer d'affaire." Eh bien! sachez-le il y a en France, au moins cent mille hommes qui ont plus d'esprit, plus de talent, plus de science que n'en aura votre fils quand vous vous serez épuisés pour lui, et qui meurent de faim, et qui agonisent dans la détresse. Oui quand vous aurez donné, pour l'instruction de ce fils, le plus beau cheval de votre écurie, la plus belle paire de boeufs de votre étable, une récolte de betteraves et dix mille francs de belles pièces d'or, on fait de science et de talent, il n'ira pas même à la cheville de beaucoup d'entre eux et pourtant eux ils sont dans la misère. Vous me direz: "Ils manquent de conduite". C'est vrai pour une partie, mais d'autres sont parfaitement irréprochables. Ils manquent de conduite; mais êtes-vous sûr que votre fils n'en manquera pas aussi? Etesvous Dieu pour tenir ses passions et son cœur dans votre main et leur dire; "Vous n'irez pas plus loin." Oh! vous jouez là un terrible jeu.

Quoi! Quand vous pourriez faire de votre fils un brave et digne garçon, qui perpétuera chez vous les bonnes vieilles traditions de travail, de charité et d'honneur de votre famille, vous aimez mieux vous exposer à en faire un grand fainéant, un grand solliciteur, qu'on se renvoie de l'un à l'autre comme une balle, un être déclassé, mécontent, doué d'un orgueil qui n'a d'égal que sa soif incessante d'argent.

Supposons qu'il réussisse, cela s'est vu quelquefois, cela se verra moins à cause de la masse des concurrents; êtes-vous certain qu'il ne rougira point de ses parents? Un personnage disait un jour à son concierge. "Quand ce paysan, qui vient de sortir de chez moi reviendra, vous lui direz toujours que je n'y suis pas." Le vieillard revint une fois, deux fois, trois fois, et toujours c'était la même réponse. A la fin, le pauvre homme se met à pleurer et s'écrie : "Ah! c'est dur d'être chassé de chez son fils!" Le concierge consterné, se met à pleurer avec lui; c'était vraiment le père du personnage en question. Ainsi donc, faites de votre fils un cultivateur comme vous, à moins que "Dieu ne le demande pour être un de ses prêtres." Ne le faites pas jouer si gros jeu. Pitié pour lui, pitié pour l'antique honneur de votre famille, pitié pour le repos de votre vie et de vos cheveux blancs.

SEMAINE RELIGIEUSE.

LES SURPRISES DU TELEPHONE.

Un journal spécial narre l'amusante anecdote suivante :

Un abonné au réseau demande au bureau central à être mis en communication avec son médecin.

L'abonné.—Ma femme se plaint d'une violente douleur à la nuque et d'une sorte de pesanteur d'estomac.

Le médecin.—Elle doit avoir l'influenza.

L'abonné.—Que faut-il faire?

A ce moment, l'employé du bureau change par erreur la communication et l'infortuné mari reçoit la réponse d'un mécanicien qui donne une consultation au propriétaire d'un moulin à vapeur.

Le mécanicien.—Je crois qu'à l'intérieur, elle est couverte d'excoriations de plusieurs millimètres d'épaisseur. Laissez-la refroidir pendant la nuit, et le matin, avant de la chauffer, prenez un marteau et frappez-la vigoureuseme. Munissez-vous ensuite d'une lancette d'arrosage à forte pression et lavez-la énergiquement.

A son grand étonnement, le médecin n'a jamais revu son client.



AVIS.

Provisions pour le Traite Indien des Rivieres Athabaska et la Paix.

Des soumissions cachetées, adressées aux soussigné, seront reçues jusqu'à midi le 15 Aout 1898, pour la fourniture de Provisions à certains du district provisoire d'ATHABASCA.

Des details tant qu'aux quantités, dates, et lieu de livraison seront fournies sur application au soussigné ou au bureau du Commissaire des Sauvages à Winnipeg.

J. D. McLEAN, Secrétaire.

Département des affaires des Sauvages, Ottawa, 13 Juillet, 1898.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Emonton, Alberta.

Publié par
"La Cie. d'Imprimerie Canadienne d'Edmonton.

Abonnement: $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces: 5 lignes et moins, trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions sur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée.
"l'Ouest Canadien, Edmonton,"
Alberta, T. N. O.

FREDERIC VILLENEUVE.
Directeur.

EDMONTON, 4 Août, 1898.

EXPLICATIONS.

Les journaux conservateurs de la Province de Québec, en commentant nos derniers articles sur l'immigration et sur le faible encouragement donné par nos gouvernants d'Ottawa à l'immigration de nos compatriotes des Etats-Unis et à leur repatriment dans l'Ouest, perdent de vue que le système que nous combattons et qui est actuellement en honneur, a été établi et mis en pratique par les conservateurs, de 1878 à 1896. Ils ont donc tort aujourd'hui de chercher à faire du capital politique avec cette question de l'immigration qui est si importante, et qui mérite la plus sérieuse considération de la part de tous ceux qui s'intéressent au développement et au progrès du Canada. Et si nous avons dans les colonnes de ce journal, critiqué la politique d'immigration de M. Sifton, ce n'est pas parceque ce dernier est membre du cabinet Laurier, mais simplement parceque nous croyons que cette politique est mauvaise, ineffective, sans résultats proportionnés aux dépenses, et tout-à-fait dirigée contre les intérêts de notre nationalité. C'est ce système en force depuis bientot 20 ans, que nous combattons et que nous voulons voir disparaitre. Nous voulons de plus que l'oeuvre de repatriement des canadiens-français des Etats-Unis reçoive de nos gouvernants plus d'encouragement, plus de support "actif" et pour arriver à ce resultat, nous avons demandé et nous demandons derechef l'appui de toute la presse bas-canadienne. Il y va certes de nos intérêts les plus chers; c'est d'ailleurs une question de justice. Nous formons une proportion considérable de la population du Canada. Nous voulons conserver notre individualité comme peuple, nous voulons conserver notre langue, nos institutions et nous sommes sur cette question, des "Equals Rightists". Il importe donc de veiller à ce que tous les argents votés pour des fins de colonisation et d'immigration ne soient pas uniquement employés à peupler le Canada, surtout l'Ouest, de colons et d'immigrants Européens, à l'exclusion de nos compatriotes des Etats-Unis et de Québec.

Voilà pour nous, dans sa simplicité toute la question et si nous avons vertement critiqué la politique de M. Sifton sur cette matière, c'est que nous avons compris qu'il était du devoir de la presse réellement indépendante, dont nous sommes, de pousser le cri d'alarme, afin d'empêcher le gouvernement Laurier de tomber dans l'erreur de ses prédécesseurs et de les imiter cette fois dans ce que leur politique avait de pire et de plus nuisible à nos intérêts.

BIENVENU.

Le Révérend M. Desmarais, curé de St. Louis de Gonzague, diocèse de Valleyfield, P. Q., est depuis quelques jours au milieu de nous. C'est la troisième fois qu'il nous honore de sa visite, depuis la fondation de l'hôpital d'Edmonton, où sa nièce, la Révde Sœur Desmarais, ne cesse de se dévouer avec une charité sans borne, comme le font, du reste, toutes les excellentes Sœurs Grises, ses compagnes. Le Révd M. Desmarais est un des bienfaiteurs insignes de cet établissement, qu'il ne cesse de patroner et d'encourager par tous les moyens en son pouvoir. Nous lui souhaitons donc de nouveau la bienvenue au milieu de nous, et le remercions bien cordialement de l'intérêt qu'il porte à cette œuvre si importante et si chère à tous les habitants de cette partie de notre belle province de l'Alberta. Des centaines de malades, tant protestants que catholiques, connaissent, par expérience, l'immense avantage de cet établissement, où les soins les plus charitables et les plus dévoués leur ont été prodigués. L'OUEST CANADIEN est donc heureux d'exprimer aujourd'hui la reconnaissance de la population d'Edmonton envers tous les bienfaiteurs de l'hôpital et d'une manière spéciale envers le digne et aimable curé de St. Louis de Gonzague.

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur,

Nous commençons à entendre parler des nouvelles élections, pour un député à la chambre locale de Régina; déjà plusieurs candidatures se dessiment et, pour peu que la chose continue, les électeurs auront l'embarras du choix, car tous les candidats semblent avoir des titres, plus ou moins réels, à l'honneur d'aller nous représenter à la capitale. C'est le cas de dire: "beaucoup d'appelés, peu d'élus"; car il est évident qu'un seul sortira victorieux de la lutte.

Pour ce qui regarde le district électoral de St. Albert, peuplé en majorité de canadiens-français, le choix devrait n'être pas difficile à faire. Les électeurs des autres nationalités ne peuvent nous reprocher de vouloir élire un des nôtres; attendu qu'il sera notre seul représentant à Régina. Eux-mêmes se plaisent à reconnaitre que jamais le district n'a été si bien représenté, et n'a reçu plus d'argent, pour les travaux du district que pendant le temps où le district a été représenté par un des nôtres. Et depuis ce temps qu'est-il arrivé? Qu'a fait M. Maloney pour son district? De toutes parts on n'entend que plaintes, que recriminations; cela veut-il dire que M. Maloney a fait son devoir. Nous ne le croyons pas. La circonstance est solennelle; mettons de côté nos prétentions personnelles, si légitimes qu'elles soient, et n'allons pas, pour des motifs de second ordre, compromettre, comme c'est déjà arrivé, l'élection d'un homme capable de remplir la position d'une manière satisfaisante et convenable. Ce qu'il nous faut à St. Albert c'est un homme d'expérience, et sur qui on puisse reposer confiance en toute occasion. Nous avons des droits à revendiquer, et nous croyons qu'un des nôtres nous représentera mieux à Régina, qu'un député n'ayant pas les mêmes traditions de langue et de race et qui, n'étant pas au fait de notre histoire et de notre passé, ne peut comprendre pourquoi nous attachons tant d'importance à la jouissance de ces droits. D'ailleurs, en disant que nous voulons élire un des nôtres, nous ne disons pas que ce député devra travailler uniquement dans l'intérêt des canadiens-français. Loin de là, nous sommes pour les droits égaux, pour une justice égale pour tous, et anglais, irlandais, allemands, français, tous nous devons nous donner la main pour élire un député susceptible de rendre service à toutes les classes de l'électorat sans distinction de race ou de religion. D'ailleurs, partout où le canadien français est en majorité, le canadien d'une autre origine n'a jamais trouvé sujet de plainte. Prenez la Province de Quebec, où nous sommes dans une proportion de 7 à 2, prenez la métropole du Canada où nos nationaux sont dans une proportion de 9 à 3, est-ce que les Anglais ou les Irlandais se plaignent du traitement que leur a accordé la population d'origine française? Non, au contraire. Là-bas tous les canadiens de toutes les origines se donnent la main pour travailler au progrès du pays. Faisons de même ici et tout n'en ira que mieux. Ainsi donc, un homme capable, un homme qui nous fera honneur, un homme sérieux, comprenant la responsabilité et les exigences de la position, voilà ce qu'il nous faut pour le district de St. Albert. Electeurs êtes vous prêts à dire que M. Maloney a toutes ces qualités. C'est à vous de répondre.

Bien à vous,
M. le Rédacteur,
JEAN LOUIS.

St. Albert, 2 Août 1898.

ST. ALBERT.

Les Revds, P. Allard O. M. I. vicaire général, de Selkirk Man. M. Allard, curé de St Etienne de Beauharnois, M. Desmarais curé de St Louis de Gonzague, R. E. Dorais et M. Quevillon du Fort Saskatchewan sont venus rendre visite dimanche à Mgr Grandin. Ils sont repartis pour Edmonton lundi matin.

L'assemblée convoquée pour discuter le choix d'un candidat à l'élection d'un député pour représenter le district St Albert à la Législature de Regina a eu lieu samedi dernier à St Albert. L'assistance était très nombreuse et l'ordre le plus parfait n'a cessé de régner durant toute l'assemblée.

Parmi les personnes présentes à l'assemblée on remarquait MM. M. McKinlay, C Verstrate, A A Ringuette, D Tellier, A Arcand, I Gagnon, H W McKenny, Jos Dupuis, J Cousineau, M Meunier, L Lemire, P Lenseigne, G Gagnon, A Charbonneau, Dr Tierney, A C Hébert, E Brosseau, Léon Harnois, O Bellerose, F Juneau, John McNamara, P Brunette, Pat Kelly, J H Picard, F Villeneuve, E Voyer, A Guilbault, A Perrault, F Perron, M Ringuette, V Thibaudeau, Alfred et David Chevigny, Jos Couture, John McDonald, J B Denis, Léon Levasseur, père et fils, Louis Levasseur, G A Rowland, A Gervais, J Melon, J Léonard, D Rowland, M Plante, M Cunningham, M Ettinger, M Ecker, F Brosseau, J B Langlais, et un grand nombre d'autres venus de toutes les parties du district.

Sur proposition de M. A. Arcand, M. Dieudonné Tellier de Morinville fut appelé au fauteuil présidentiel.

M. Arcand fit ensuite la parole pour expliquer le but de la réunion, qui était de discuter toutes les questions relatives au choix d'un candidat pour les prochaines élections du district, que le temps était venu de chisir un bon candidat, et qu'il espérait que tout le monde se donnerait la main pour avoir ce resultat.

M. Malcolm McKinlay, de Stony-Plain dans un excellent discours, en Anglais, donna à l'assemblé les mêmes explications sur le but de la réunion, et insista surtout sur le fait que le district dans les dernieres années n'avait pas été traité d'une manière juste et équitable et qu'il était temps de se chercher un candidat plus interressé au progrès et au developpement du pays.

M. Gairdner, annonca ensuite sa candidature et dit qu'il était candidat quand même la convention des délégués ne le choisirait pas. Les Electeurs ont beaucoup remarqué comment M. Gairdner paraissait être intime avec M. D. Maloney, contre qui il pose sa candidature.

F. Villeneuve, de L'OUEST CANADIEN, étant appelé par l'assemblée à prendre la parole, dit qu'il n'avait pas l'ambition d'être candidat dans la présente élection et que si la Convention choisissait un homme qualifié pour la position, il aiderait de toutes ses forces au succès du choix de la Convention. Que si, d'un autre côté, la Convention lui offrait la candidature, et que la Convention représenterait l'opinion générale du district, il consentirait à se mettre sur les rangs et à briguer les suffrages des électeurs de St. Albert. Il ajouta qu'il n'avait pas d'accusation à porter maintenant contre le député actuel, mais que cela viendrait en temps. Il termine en disant que s'il était choisi par la convention, il ferait de son mieux pour remporter la victoire et qu'il n'entendait pas représenter, s'il était élu, seulement l'élément français, mais toutes les autres nationalités du district et qu'il leur rendrait justice. Il répéta les mêmes explications en anglais.

Le Dr. Tierney dit ensuite quelques mots, en anglais, au même effet et laissa la place au député, M. Maloney, qui se tint sur la défensive et qui, dans quelques remarques très froidement accueillies par l'assemblée, prétendit avoir fait tout son devoir à Régina et avoir défendu les intérêts surtout des canadiens-français.

M. A. Guilbault, de la Rivièce Qui Barre, dit que M. Maloney avait été élu par surprise et qu'il comptait suffisamment sur le bon sens populaire pour le renvoyer dans la vie privée. Les délégués à la convention de samedi prochain, le 13 courant, furent ensuite nommés, et, après un vote de remerciements au président de l'assemblée, la foule se dispersa.

LE RAT DE VIILE ET LE RAT DES CHAMPS.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale,
Son camarade le suit,

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
"Achevons tout notre rôt."

"C'est assez, dit le rustique,
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre,
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !"

LAFONTAINE.

NOTES LOCALES.

Le foin nouveau se vend de 6 a 8 piastres la tonne. Le foin de 1897 se vend $12.

Bismarck est mort. L'archevêque Walsh de Toronto est décédé dimanche dernier.

M. Emilien Ménard a acheté un quart de section du C.P.R. dans la paroisse de St. Pierre.

Le bureau des Terres à Edmonton a recu durant le mois de juillet 97 applications pour "homesteads."

Le Maire Edmiston a proclamé le 12 d'Aout courant comme fête civique et invite tous les citoyens à observer cette fête.

M. l'Abbé Morin repartira vers la fin de la semaine prochaine pour Montréal, où l'appellent ses devoirs de colonisateur.

Le Rév. Père Perrault, supérieur de la mission à Hobbema est à prendre quelques jours de repos à la résidence du Père Leduc.

La ficelle d'engerbage (binder twine) se paie 10 cents la livre. L'an passé, elle se vendait 9 cents. La vente est très active.

Nous regrettons vivement d'apprendre la maladie grave de Madame Ketchen de Wetaskiwin. Madame Ketchen est sous les soins du Docteur Roy.

M C Gallagher, a expédié ce matin a Moose Jaw un lot de jambons et de Bacon. C'est le commencement d'un commerce très fructueux pour notre district.

Un orage très violent accompagné de tonnerre, d'éclairs et de vent, s'est abattu mardi soir sur notre ville. Depuis, nous jouissons d'une temperature très agréable.

Notre ami M. L. J. T. Bourdan, à l'emploi de M. M. Ross Bros, espère voir arriver bientôt madame Bourdon, son épouse. M. Bourdon, est enchantenotre pays.

Notre directeur ira à St Albert samedi prochain passer la journé pour l'exercice de sa profession. Son bureau est situé à l'ancienne résidence de M Antonio Prince.

L'assemblée législative des Territoires s'assemblera à Régina le 16 courant. On s'attend à ce que la session soit très-courte. Les élections auront lieu immédiatement après la prorogation.

MM. Dumas, Guay, Dupuis, Langlois, arrivés dans l'excursion de M. l'abbé Morin, ont visité la colonie de Beaumont et sont actuellement à explorer les terres à Morinville et la Rivière Qui Barre. Ces messieurs se proposent de prendre des terres à fermes ou à loyer avant de se fixer définitivement.

M. C. Gallagher, interrogé sur les probabilités de sa mise en nomination contre M. McCaulay aux prochaines élections, nous a formellement déclaré qu'il n'avait jamais eu l'intention de se porter candidat et que la multiplicité de ses affaires l'empêcheraient absolument de se laisser mettre en nomination. M. C. Gallagher aurait été un très fort candidat.

Notre ami Louis Couture est parti pour Dawson City, ce matin, avec ses deux fils, Louis et Alfred. M. Couture va continuer l'exploitation de son "claim" sur le Dominion Creek. Un de ses frères va le rejoindre à Vancouver pour faire le voyage avec lui et rendre en sa compagnie à Dawson. Nous leur souhaitons un heureux voyage et plein succès. M. Couture a consenti à nous écrire, de temps à autre, des nouvelles du Klondyke et nos lecteurs sauront gré à notre ami des renseignements qu'il nous transmettra. Au revoir.

M. l'abbé Allard, curé de St Etienne, P. Q., et son frère le Rév Père Allard, missionnaire au Manitoba, chaire de Selkirk, sont retournés mardi matin de leur promenade au milieu de nous. M. Desmarais, curé de St. Louis de Gonzague, passera encore quelques semaines par ici, il est actuellement à l'hôpital-général.

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que le Docteur Philippe Roy, dont nous annoncions l'arrivée dans notre dernier numéro, est décidé à s'établir à Edmonton. Il aura son bureau dans l'ancien établissement de M. Renaud, peintre, que M. S. Larue fait réparer et mettre en bon ordre. Nous souhaitons succès au Docteur Roy et bienvenue en notre ville.

La Cie de Comédie Lindley, qui donne actuellement des représentations à la Salle Robertson, a beaucoup de succès. Lundi soir, la pièce "May Blossom," mardi soir, "Alone in London," hier soir, "Upper Hand," ont eu beaucoup de succès et l'assistance était très nombreuse. De fait, il y avait salle comble. La troupe est très bonne, et le public d'Edmonton fait bien d'encourager des artistes comme caux de la troupe Lindley. Les variétés intercalées dans le programme comme entr'actes sont trèsbien données. Le ténor Gibbons est un excellent chanteur, doué d'une belle voix et bon acteur. Mlle Garcia a aussi sa part des applaudissements, et les mérite complètement par sa gentillesse et son talent de bonne diseuse et de cantatrice. En somme, les représentations de la troupe ont beaucoup de succès et ce succès est bien mérité.

STONY PLAIN.

Le blé a une magnifique apparence dans nos parages, mais l'avoine est maigre généralement et sera de peu de rapport.

Les indiens de la reserve, à leur tour, sont à améliorer les chemins sur la réserve et refont les ponts à l'extrémité esT de leur terre. Très bien.

Samedi dernier MM. Albert et Ferdinand Larue ont apercu un ours de forte taille de passage sur leur gueret ; aussitot ils courent s'armer et se mettent à sa poursuite. Mais l'animal avait pris de l'avance ; il fut blessé, pourtant dit-on, mais il s'enfuit et......court encore.

BEAUMONT.

Madame F. X. Paré a fait a son époux la semaine dernière, cadeau d'une grosse fille. Nos félicitation. La mère et l'enfant se portent bien.

MORINVILLE.

M. Wilfrid Gariepy, est en promenade parmi nous depuis quelques jours.

La compagnie du moulin de Morinville a donné l'ordre de faire venir d'en bas un moulin à battre de forte capacité. C'est du progrès.

M. Arthur Groll et sa dame, de Montréal et M. Groll de Paris ont été de passage parmi nous, ces jours derniers, en promenade chez M. Eugène Dupuis.

La récolte promet d'être très belle et de fait, égale à celle de l'an dernier. Le blé est aussi beau que possible, l'avoine n'est peut-être pas aussi généralement belle.

Un dépot de charbon a été découvert dans notre localité à 2 milles et demie de l'église. La couche du combustible commence à 15 pieds de profondeur et a près de 15 pieds d'épaisseur.

SOUTH EDMONTON.

M. W. Blais, nouvellement arrivé de Fall-River Mass, a pris un homestead à Pleasant Hill.

N. Alfred Lefebvre, autrefois de Bay City, Michigan à pris un homestead à Dry Meat Lake.

M. J. Prevost, aussi de Bay City Michigan a commencé à fabriquer de la brique et parait très satisfait, lui et ses associés, de sa nouvelle entrepris.

M. Napoléon Girard menuisier, de Bradley County., Illinois, arrivé ici ce printemps a acheté une terre à 2 milles de la ville et parait très satisfait du pays.

Les récoltes ont ici très belle apparence, surtout le blé ; chaque train nous amene une, parfois deux familles de nos compatriotes qui viennent visiter le pays ou s'y établir. A tous, bien venue.

M. Cléophas Fontaine, de Johnson City, Wisconsin a acheté la grainerie appartenant autrefois à un nommé Parish et y a établi une épicerie qui à toutes les chances de succès. Un de ses fils a fondé un ranch avec son beau-fils près de Millet.

DOLPHIS.

OPINION.

M John McNamara, cultivateur, qui est établi, depuis près de trois ans, entre Glengary et la Riviere Qui Barre, et qui a demeuré près de vingt ans aux Etats-Unis, s'occupant tout ce temps-là d'agriculture, nous donne l'opinion suivante : "Ce pays (l'Alberta) est le plus beau pays du monde pour l'agriculture. Quel sol fertile ! Quel beau climat ! C'est ici, où avec du travail, on peut réussir le plus vite. Je ne trouve que des éloges à dire du pays, et je voudrais être venu m'y fixer bien auparavant."

Et cette opinion est celle de tous les colons venus ici, et qui, grâce à leur travail et à leur énergie, se sont créés ici de si belles positions.

FORT SASKATCHEWAN.

La fête Ste Anne a été célébrée ici dimanche dernier, avec beaucoup de selennité. La messe a été chantée par le Rév. Père Allard, O.M.I., grand vicaire de l'archidiocèse de St. Boniface et curé de Selkirk, Manitoba, assisté par les Révds P. Leblanc et M. Quevillon, comme diacre et sousdiacre.

Le Révd M. Desmarais, dans une allocution, sur la fête du jour, a donné aux dames et mères de famille d'excellents conseils ; il a décrit le rôle que joue dans la société la femme chrétienne, et a encouragé les dames à continuer et à perpétuer dans le Nord-Ouest les belles traditions et le beau rôle de la femme canadienne et de la mère de famille.

Après la messe un lunch fut servi dans la maison d'école et presque toute la population de la paroisse y prit part. Durant l'après-midi, l'encan de pâtisseries et de viandes eut lieu et eut beaucoup de succès, sous la direction de M. H. Vézina.

Le couvrepieds offert par les Dames de Ste Anne fut tiré et Dlle Adélina Dorais fut l'heureuse gagnante de ce magnifique morceau d'ouvrage. M. Delphis Lamoureux eut la "crémone" et M. Jos Chabot eut la paire de mitaine. La table de rafraichissements était sous les soins de Mdes H. Vézina et Polydore Doray, et au nombre des dames qui servirent le lunch, on remarquait Mdes Bibaud, Rocque, C. Paradis, M. Doray, E. Morin, B. Bélair, V Cousineau, Gravel, C Godbout, Dorais et plusieurs autres dont les noms nous échappent. Somme tout la fête a été d'un grand succès, et très fructueuse pour l'oeuvre de l'église.

Il y aura dimanche prochain le 7 courant une assemblée pour choisir des délégués pour la convention qui devra avoir lieu samedi le 13 courant, à St. Albert, à 3 trois heures p.m., pour le choix d'un candidat, en opposition à M. Daniel Maloney.

MM F Villeneuve et Eudore Voyer étaient de passage parmi nous dimanche dernier et ont pris part à notre fête.

LE ST. NICHOLAS.

Sommaire No. 33—14 Juillet 1898.

Colette et le Pot au lait (H. Bezançon) —Jean Tapin (Cap Danrit)—L'enfant prodigue (Louis Morin)—La collaboration du Bon Dieu (E Dupuis)—La famille Cadet-Rousselle (O Le Roy)—Boite aux lettres—Tirelire aux devinettes.

Illustrations par Charles Zwies, Paul de Sémant, Louis Morin, G Schmidt, J Geoffroy, etc.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie, Librairie Ch Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris et chez tous les libraires. Abonnements ; six mois 10 fr. ; un an 18 fr.

NAISSANCES.

PARÉ—A Beaumont, la semaine dernière, l'épouse de M. F. X. Paré, une fille.

EGLISE ST. JOACHIM. Office Religieux du Dimanche.

1ère messe à 8h a.m.

Messe chantée, à 10½h a.m. Vêpres Instructions et Bénédiction du Saint Sacrement, à 7½h p.m.

L'Instruction se fait alternativement en français et en anglais.

Eglise St. Antoine de Padoue, Edmonton-Sud.

Messe chantée à 10½h, a.m., tous les premiers dimanches du mois.

LE NORD-OUEST CANADIEN.

TARIF DE PASSAGE DE COLONS ALLANT A L'OUEST.

De Montréal aux endroits suivants

Winnipeg	$ 22 00
Portage la Prairie	23 25
Brandon	24 40
Oak Lake	25 10
Regina	28 90
Medecine Hat	35 00
Calgary	39 45
Prince Albert	33 85
Edmonton	43 30
Emerson	23 70
Fannystelle	23 10
Morris	23 20
Niverville	22 90
Qu'Appelle	28 25
Treherne	23 95
Deloraine	26 40

TARIF D'EFFETS DE COLONS.

De Montréal aux endroits suivants pour un char :

Winnipeg	70 00
Portage la Prairie	74 00
Brandon	78 00
Oak Lake	80 00
Regina	90 00
Medecine Hat	104 00
Calgary	114 00
Prince Albert	102 00
Edmonton	123 00
Emerson	75 00
Morris	74 00
Qu'Appelle	88 00
Deloraine	82 00

NOTE.—Au tariff des endroits cidessus nentionnés, pour la section de Québec à St. Vincent de Paul, pour un char de fret, il faut ajouter dix piastres.

A ceux qui veulent se faire un chez soi !

Avez-vous jamais considéré :—

1o. Que le District Agricole d'Edmonton est entouré par la zone d'or qui s'étend du Kootenay, Cariboo et Cassiar au Klondyke et du Klondyke à Keewatin.

2o. Qu'Edmonton est le jardin de ces champs d'or et aussi fertiles en richesses agricoles que ces régions minières le sont en minéraux.

3o. Que celui qui tirera le plus grand bénéfice de ces richesses sera le cultivateur d'Edmonton, qui devra nourrir ces populations !

Pamphlet descripteur du district et de ces ressources, et des routes d'Edmonton au Klondyke, 50 centins.

N.B.—Les plus belles terres et fermes du district en vente à l'agence

COWIE,

Immeubles—Mines—Assurances

Batisse du "Bulletin," Edmonton.

ALOYSIUS DUPON.

I

Il était peintre et s'appelait en réalité Louis Dupont. Mais en homme convaincu que toute la renommée de Carolus Duran tenait à une simple altération de nom, il avait voulu donner au sien, dès ses premiers pas dans la carrière, une allure en rapport avec la célébrité qu'il s'en promettait. Et c'est ainsi que Louis était devenu Aloysius et que Dupon avait perdu quelque peu de sa vulgarité une fois allégé de sa lettre finale. Faut-il autre chose en ce monde pour se créer une personnalité ? Le jeune homme ne le pensait pas, et si les circonstances l'eussent un peu servi, il eût eu la joie de reconnaître que son raisonnement n'était pas dénué de justesse.

La vue d'Aloysius était bien faite pour dérouter les bilieux à figure jaune qui prétendent que le soleil n'éclaire plus, sur notre vieille terre de Gaule, que des fronts moroses d'où toute joie s'est envolée ; et sa tenue habituelle infligeait un éclatant démenti aux philosophes amers, qui reprochent à l'art de ne plus sortir dans Paris, qu'en brodequins vernis et en redingote boutonnée.

Un chapeau tyrolien—il en existe encore—posé de travers sur une chevelure flavescente, une figure aux yeux rieurs entourée de touffes blondes cherchant à simuler une barbe de fleuve, une pipe bruyère dans le coin d'une bouche épanouie, un veston de velours où s'arrondissaient, en une double rangée, des boutons de nacre plus larges que des plaques de grand-officier de la Légion-d'Honneur, enfin un pantalon à carreaux tirebouchonnant dans le bas, faisaient d'Aloysius le dernier survivant peut-être de cette forte race de "rapins" que le crayon de Gavarni et la plume de Murger ont immortalisée—pour quelques années encore, tout au moins.

Qui ne connait, rue de la Verrerie, la flamboyante enseigne du "Savon d'Ethiopie !" Dans un décor tout bleu, entre deux pyramides roses formées des produits de la maison, un nègre en train de se laver, avec une joue toute blanche déjà, brandit joyeusement le quartier de savon qui vient d'opérer ce miracle. C'est dans la boutique que décore cette enseigne, qu'était né Aloysius.

Comment le jeune peintre, en délaissant la savonnerie pour une carrière si nouvelle dans sa famille, ne s'était-pas brouillé avec les auteurs de ses jours ? L'explication de cette chose extraordinaire est bien simple ; ils étaient morts. Jamais, eux vivants, ils n'eussent pardonné à leur fils une détermination aussi attentatoire à la respectabilité, qui avait été la règle de toute leur vie ! Mais depuis plusieurs années déjà le "Savon d'Ethiopie" et le nègre à moitié blanchi avaient passé entre les mains d'un autre Dupont, un oncle à la mode de Bretagne, brave homme, quoique un peu goguenard, bourré de préjugés bourgeois, mais n'en tirant pas vanité outre mesure, et doté par-dessus le marché d'une jeune fille douce et déjà très-sérieuse.

Parfois, dans leurs rêves communs —et ces rêves les avaient toujours transportés derrière un beau comptoir en marbre blanc sur lequel s'étageaient de jolis petits savons entourés de faveurs roses,—l'oncle goguenard et la cousine très-sérieuse avaient entrevu, assis au milieu d'eux, le cousin aux yeux rieurs et à la bouche épanouie ; et ce n'était pas un grossier pinceau barbouillé d'ocre ou de carmin que brandissait le bon jeune homme, mais un solide porte-plume en ivoire, et ce n'était pas une sale palette maculée de couleurs indéfinissables qui s'étalait devant lui, mais un lourd et solide registre sur lequel sa main laborieuse alignait éperdument des chiffres.

Mais ce n'était qu'un rêve !

Aloysius ne méprisait pas sa cousine qui, bien que sérieuse, était jolie ; mais les piles de savon l'écœuraient et le nègre de l'enseigne lui faisait horreur. Cette joie grossière d'un homme qui consent à changer de couleur pour faire de la réclame à un magasin l'indignait. Et cette indignation se traduisait, chez le jeune peintre, par de fort éloquentes tirades contre le commerce en général et celui de l'oncle Dupont en particulier.

—Va ! va ! disait celui-ci en goguenardant, tu seras trop heureux d'en vendre un jour, du savon, et je sais bien que nous n'aurons pas à rougir longtemps de ton inconduite ; bon sang ne peut mentir !

Son inconduite ! la première fois que l'oncle avait lâché ce mot inepte, Aloysius avait bondi. Et, rejetant en arrière d'un énergique mouvement de tête sa longue chevelure :

—Mon oncle, s'était-il écrié d'une voix vibrante, c'est cette inconduite-là qui mène à la gloire.

—Bon voyage alors ! avait répliqué le marchand de savon.

—Tu nous écriras, avait ajouté doucement la petite cousine.

II

Ah ! le beau, le délicieux voyage que celui-là ! Et dans quelques mois à peine et coûta cher. Mais que de chemin parcouru ! quelles enjambées héroïques ! quels bonds vertigineux à travers l'idéal ! Le front inspiré, la chevelure en panache, la voix dominatrice et vibrante, au café, sur le boulevard, dans les expositions, à l'atelier, —un atelier japonais, cela va sans dire, avec des etoffes, des armes, des chiboucks, en un mot tout ce qui sert à peindre,—Aloysius pérorait, fulgurait, éclatait, gesticulant avec son pinceau de si furieuse façon, aux heures de travail, qu'il en oubliait de le poser sur la toile.

Les écus de feu le papa Dupont—avec un t—fondaient à vue d'œil et n'étaient pas remplacés ; mais quel attendrissant spectacle que ce fier mépris de l'argent hautement confessé par le "jeune maitre" devant une assemblée d'admirateurs, pressés d'en profiter !

Cette époque où Aloysius Dupon affirma sa foi dans l'art,—le grand art ! —mais où il ne produisit rien, fut la période la plus éclatante de sa carrière artistique.

En moins de temps qu'il n'en faut pour brosser convenablement une "Rentrée de pêcheurs à Concarneau" ou une veillée d'hiver dans une ferme de la Brie," Aloysius avait décroché —en rêve—une seconde, puis une première médaille, avait fait haut la main le prix du Salon et remplacé à l'institut le vieux Machin qui s'était décidé à "racler sa palette."

L'oncle goguenard et la petite cousine sérieuse le suivaient de loin, attendant toujours et vendant imperturbablement du savon.

Ils n'attendirent pas longtemps.

Le "jeune maitre" se réveilla un beau matin, non dans l'un des riches hôtels de l'avenue de Villiers où les grands-prêtres de l'Art officient pontificalement, mais dans une chambrette d'étudiant, à un sixième étage d'une rue peu fréquentée des amateurs et des marchands de tableaux.

Et là, les cheveux pendant, la mine basse, il passait de longues journées à reproduire vaguement, au petit bonheur de la mémoire, des "Radeaux de la Méduse," d'après Géricault, ou des "Chatiments poursuivant le Crime," d'après Prud'hon, dont la vente laborieuse lui permettait bien juste de solder ses fins de mois.

De temps à autre,—joie amère !—il recevait des mains de son concierge une enveloppe contenant une pièce de vingt francs enfermée elle-même dans un sermon de quatre pages ;—la pièce était de l'oncle, le sermon de la petite cousine.

Bientôt ce fut, hélas ! presque la misère dans ce gatelas encombré de toiles poussièreuses dont les piles menaçaient de déborder bientôt, par l'étroite lucarne jusque sur les toits voisins. Accoudé parfois devant cet horizon de toiles,au-dessus desquelles, les soirs d'été, se poursuivaient joyeusement les hirondelles, Aloysius songeait, et un vague remord de sa vie manquée lui étreignait le cœur. Une souffrance d'orgueil aussi.

N'y avait-il donc rien derrière ce front qu'il s'était imaginé être un front d'artiste ? et n'était-il décidément dans sa destinée que de vendre du savon comme son père et son oncle, et d'épouser une bonne petite bourgeoise comme sa cousine ?

III

Une après-midi, comme il venait de donner le dernier coup de pinceau à sa trois cent soixante-quinzième copie du "Radeau de la Méduse," Aloysius se laissa tomber dans le vieux fauteuil au cuir crevassé,qui "ornait" sa chambre, et là il s'endormit et eut un rêve.

Dans un décor tout bleu, semblable à celui de l'enseigne du "Savon d'Ethiopie," une échelle lumineuse se dressait au haut de laquelle une femme avec des ailes dans le dos, la Gloire, toute auréolée et palmée, faisait signe à un jeune homme qui, de loin, lui tendait les bras. Ce jeune homme qui sembla à Aloysius lui ressembler comme un frère, s'élança à cet appel, enjamba des piles de savon qui cherchaient en vain à lui barrer passage, escalada quatre à quatre les échelons et allait enfin toucher au but, quand soudain ses bras se détendirent, son pied glissa, et il retomba avec un grand cri au bas de l'échelle mystérieuse qui s'envola dans le ciel et disparut. Alors un grand mouvement se produisait, et dans la foule accourue Aloysius reconnaissait distinctement l'oncle, la cousine, et jusqu'au nègre qui, la figure à moitié blanchie, descendait de son enseigne pour lui porter secours, pendant que les savons joyeux dansaient en auréole comme les boules d'un jongleurs.

Le negre aussi !...Sa bête noire !... Aloysius poussa un second cri,—bien réel cette fois,—et il s'éveilla !

Il n'avait rêvé qu'à demi, car, debout devant le fauteuil où il s'était endormi, le marchand de savon et sa fille le contemplaient ; et l'oncle était toujours goguenard, et la cousine était toujours sérieuse.

—Nous venons te chercher, lui dit l'un.

—Et nous t'emmenons, lui dit l'autre.

—Pour vendre du savon ? s'écria le jeune homme ; jamais !

—Au contraire, pour faire des tableaux ! répliquèrent-ils.

Faire des tableaux !... Aloysius poussa un gémissement, et son regard épouvanté fit le tour des quatre murs, le long desquels s'étageaient, invendus, les Prud'hon et les Géricault.

—Ecoute, dit alors l'oncle, touché par l'éloquence douloureuse de ce regard, nous avons un plan, un plan superbe ; je vais te l'exposer.

Ce dernier mot arracha au peintre, pour qui les jurys du Salon s'étaient montrés si durs, un second gémissement, mais il écouta.

Plan superbe, en effet !

Tout à côté du "Savon d'Ethiopie," une petite boutique de marchand de vin était libre. L'oncle la louait, y installait Aloysius, avec ses toiles. Puis à chaque acheteur de vingt francs de marchandises chez lui, il donnait en prime une peinture de son neveu. Ce dernier, bien entendu, touchait une petite somme à chaque livraison.

C'était le Commerce venant au secours de l'Art !

—Hein ! qu'en dis-tu ?

Il hésitait.

—Acceptes-tu ? fit la petite cousine.

—J'accepte !

Ainsi fut fait. Alléchés par la prime, les clients affluèrent, les tableaux disparurent peu à peu. Et ce fut une occasion pour Aloysius d'aller dans le magasin du "Savon d'Ethiopie"—la maison-père—passer de longues heures derrière ce comptoir en marbre blanc et la cuisine, quelques années auparavant, l'avait entrevue—en rêve—alignant interminablement des chiffres sur son grand registre. Le rêve—ce que jeune ffile veut, Dieu le veut !—ne tarda pas, d'ailleurs, à devenir une réalité : le peintre s'intéressa de plus en plus à la vente des savons, qui faisait marcher celle des tableaux.

Un jour, en contemplant l'enseigne, il fut tout surpris de trouver une bonne figure au nègre, qui lui souriait ; il alla chercceer son pinceau et, monté sur une échelle, remit un peu de gouache sur la joue blanchie et aviva le bleu des faveurs qui liaient les savons.

Ce fut la dernière création artistique d'Aloysius Dupon.

Parisiens qui voulez toucher la prime, hâtez-vous ! Aux dernières nouvelles, Aloysius songerait à léguer à un Musée de province, sa palette devenue inutile, et à se consacrer tout entier à sa petite cousine. La grande ville comptera un peintre de moins, un marchand de savon de plus.

Puisse ce noble exemple trouver beaucoup d'imitateurs.

JEAN SIGAUX.

AU PUBLIC.

M. Mastaï Bertrand, qui est a l'emploi de "The Edmon'on Saddlery Co.," invite spécialement la clientèle française à aller le demander à son atelier avant de faire ailleurs tout achats et réparations et ouvrages de sellerie, attelage, etc. Demander M. Bertrand pour vous servir.